

Sociétal

1^{ER} TRIMESTRE 2010 - N° 67

DOSSIER

Après la crise, une nouvelle ère du libéralisme ?

- Relire la théorie économique
- Réhabiliter l'autorité
- Redécouvrir la morale
- Libérer la parole

GRAND TÉMOIN - L'ÉCONOMISTE JÁNOS KORNAI

« Ne pas se tromper sur Marx »

DOSSIER : APRÈS LA CRISE, QUEL LIBÉRALISME ?

Ne pas se tromper sur Marx¹

JÁNOS KORNAI
Économiste hongrois

Il est à la mode d'annoncer le retour de Marx. À tel point que Le Capital caracolait en tête des ventes. Alors que journalistes et hommes politiques se délectent de ses prévisions apocalyptiques sur le capitalisme, l'analyse poussée de ses idées est devenue un thème récurrent des travaux universitaires. Est-ce pertinent ?

Je crains que tout ce qui a pu être pensé au sujet de Karl Marx ait déjà été dit dans les milliers d'articles et les centaines d'ouvrages publiés à son sujet, non seulement dans le registre analytique mais dans les postures les plus diverses allant de l'admiration dévouée à la haine tenace. Ce que je peux apporter à cette littérature monumentale n'est que le regard personnel que je porte sur l'œuvre de Marx. Je suis hongrois, européen de l'Est, né en 1928, arrivé à l'âge adulte alors que la Seconde Guerre mondiale s'achevait. Mes pensées, mes réflexions ont été marquées par la succession des grands événements historiques : la guerre ravageant mon pays, l'Holocauste, la Libération de l'oppression nazie, la montée au pouvoir du Parti communiste accompagnée de l'avènement du système socialiste, la révolution de 1956 et son écrasement, la restauration du système socialiste et les tentatives infructueuses des années 1960 pour l'instauration d'un socialisme de marché et d'une société socialiste à visage humain, l'effondrement du système socialiste et le retour du capitalisme, le remplacement de la dictature par un régime démocratique, ainsi que la crise économique et financière que nous vivons actuellement. Aussi sommes-nous seuls, nous, Européens de l'Est, âgés aujourd'hui de 70 à 80 ans, à pouvoir prétendre que nous avons ressenti,

1. Ce texte est issu de la traduction française d'un discours tenu à l'Université Kaganawa (Yokohama, Japon). L'auteur remercie Zsuzsa Dániel, Edit Farkas, Gábor Klaniczay, Aladár Madarász, Tímea Molnár et Eszter Nagy pour leur aide précieuse dans l'élaboration de l'étude et dans la rédaction du texte français. Il remercie également Lilli Berkó pour la traduction consciencieuse et soignée. Je voudrais exprimer ma reconnaissance toute particulière à Péter Kende pour son travail dévoué et constructif en tant que rédacteur de la version française. Je remercie aussi le Collegium Budapest, qui assure un cadre intellectuellement inspirant à mes activités de recherche, et l'Université de l'Europe centrale pour le soutien de mes recherches.

au travers de nos expériences personnelles, non pas une ou deux fois, mais au moins à huit reprises, ce que signifient les changements de système, les grandes transformations, tout au moins les changements complets de régime politique, en avant, en arrière, ou en aller-retour. La mise en opposition du socialisme et du capitalisme, la comparaison des caractéristiques de ces deux systèmes, les grandes transformations du monde : voilà ce qui a intéressé Marx par-dessus tout, et qu'il a essayé de comprendre. Qu'il me soit permis de dire que, pour ma génération, ces questions n'ont pas été que des sujets d'étude ; nous les avons vécues dans notre quotidien. C'est probablement ce vécu et non une capacité d'analyse exceptionnelle qui me permet d'ajouter quelque chose à la vaste et précieuse littérature consacrée à Marx².

La vie de chacun est singulière et diffère de la vie des autres. Ainsi, loin de me poser en porte-parole d'une prise de position collective d'intellectuels est-européens, je vous rapporterai mon histoire personnelle dont diverses phases peuvent illustrer celui de nombreux autres individus. Lors de la parution de mon livre autobiographique *By Force of Thought*, de nombreux lecteurs m'ont contacté pour me dire qu'à sa lecture, dans l'un ou l'autre passage, ils avaient reconnu des éléments de leur propre histoire³. C'est ce sentiment que j'espère, aujourd'hui encore, éveiller en racontant ma relation avec les idées de Marx dans telle ou telle phase de ma vie (étant entendu que ces phases ont été liées à une histoire plus générale). De l'œuvre si riche de Marx, je ne commenterai que quelques éléments.

Comment je suis devenu marxiste

Adolescent, je dévorais les livres. Mes lectures étaient variées et portaient tant sur les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale que sur la philosophie ou l'histoire. Mais, en 1945, je n'avais rien lu de Marx. Personne dans mon entourage, ni chez moi dans une famille bourgeoise aisée, ni à l'école où l'on instruisait les fils de la classe

2. J'ai sélectionné les ouvrages suivants de la littérature du passé récent et contemporain : Elster (1991), Foley (1986), Kolakowski (1978), Mandel (2008), Roemer (1986, 1994) et Tabbitt (2006). Le lecteur hongrois obtient une vision d'ensemble de la littérature moderne sur Marx dans les publications de Ivánné Hild Mária (1997, 1998). Les manuels d'histoire des idées utilisés dans les universités occidentales, du moins ceux parus au cours de la dernière décennie, présentent l'œuvre de Marx mais ne s'engagent pas, en général, dans une analyse et une évaluation approfondie de ses ouvrages. Voir par exemple Backhouse (2002), Vaggi-Groenewegen (2006).

3. Mon autobiographie est d'abord parue en hongrois, en 2005, et a été suivie de l'édition japonaise, anglaise, russe et vietnamienne. La version chinoise est en cours d'édition. *Sociétal* a en rendu compte sous la plume de François Fejtő dans son numéro 59.

moyenne supérieure, n'aurait eu l'idée de m'initier à sa pensée. Pourtant, en 1948, j'étais un marxiste convaincu. Qu'est-ce qui a provoqué ce changement subit et m'a rapproché de Marx avec tant de ferveur ?

C'est au cours de la période si fragile de la puberté que j'ai connu les lois antisémites avant de subir l'expérience humiliante de la persécution : cachette, évasion, peur. À la fin du siège de Budapest, nous avons découvert que mon père était mort en déportation à Auschwitz tandis que mon frère aîné n'est jamais revenu du service de travail obligatoire. Mes études d'histoire et mes expériences personnelles m'ont permis d'acquiescer suffisamment de conscience politique pour comprendre que c'était le régime hitlérien et ses séides hongrois qui avaient conduit le pays à la guerre et au génocide. Les partis politiques étaient alors nombreux à se constituer, et je suis rapidement devenu adhérent du Parti communiste. La première pensée qui m'a mené vers lui était de constater que le PC était le seul parti qui, pendant des décennies, tout en assumant les risques de la répression, avait combattu sans faiblir le régime de Horthy, un régime qui, s'étant allié à Hitler, a préparé le terrain pour le futur règne nazi. Ils étaient les antifascistes les plus déterminés. Ma place était parmi eux. C'est pour cette raison que je les ai rejoints – et non par enthousiasme pour un quelconque programme de transformation socialiste dont je ne connaissais pas les tenants et les aboutissants et dont les communistes eux-mêmes ne parlaient guère. Ce n'est qu'en assistant aux réunions et conférences du mouvement de la jeunesse para-communiste que je me suis mis à lire les brochures du PC. Son idéologie m'a attiré, les idéaux socialistes me paraissaient convaincants.

C'est ainsi que, près d'un an après la Libération, je suis arrivé à Marx. J'avais 18 ans quand je me suis lancé dans la lecture du *Capital* en langue allemande (la traduction hongroise n'existant pas à l'époque). Avec mon meilleur ami, nous avons étudié l'ouvrage minutieusement, phrase par phrase, en prenant des notes détaillées.

Quel que fût mon goût pour la lecture, ce n'était pas la recherche d'une satisfaction intellectuelle qui m'a donné la première impulsion en direction de Marx. Il y eut d'abord un rapprochement politique, le ralliement aux activités du Parti communiste et, par la suite, l'influence du livre, de l'œuvre de Marx. Je n'ai pas commencé par choisir Marx parmi divers courants de pensée, des écoles économiques ou philosophiques. Tout a commencé par le choix d'un parti politique et c'est ce parti – le PC – qui a posé l'œuvre de Marx sur ma table.

Je pourrais dresser une longue liste des aspects du *Capital* qui ont exercé la plus forte influence sur moi mais je me contenterai d'en souligner certains.

En avançant dans ma lecture, j'étais de plus en plus impressionné par la logique tranchante de l'œuvre, la rigueur de la pensée et de l'argumentation, la précision des termes. Un trait de caractère s'est ici manifesté, celui que mes proches et collègues appellent, non sans ironie, ma « manie de l'ordre ». Je supporte mal les approximations lorsqu'il s'agit d'œuvres sérieuses ou de conférences mais également de conversations libres. J'avais trouvé chez Marx une clarté dans l'organisation de la pensée, une acuité verbale qui m'ont séduit. Je n'ai fait connaissance que beaucoup plus tard avec les œuvres intégrant certains éléments de la vaste pensée marxienne dans des modèles mathématiques. Les économistes hongrois Bródy (1969) et japonais Morishima (1973) ont eu recours aux modèles matriciels input/output pour décrire la théorie marxiste de la reproduction. L'économiste américain Roemer (1986) a lui aussi fait appel aux outils de la microéconomie néoclassique pour reformuler l'économie politique marxiste. Pour les constructeurs de modèles mathématiques, l'emploi du langage rigoureux des mathématiques est facilité par le fait que Marx avait exposé ses thèses (par exemple sa théorie de la reproduction) dans un ordre logique, en faisant appel à des définitions précises.

Une autre chose m'a frappé, non pas d'emblée mais après avoir lu beaucoup de littérature marxiste, à savoir que cette doctrine peut doter son adepte d'une clé lui ouvrant toutes les portes ; elle le met en possession d'une grille d'analyse et d'un système de concepts dont la capacité d'explication est universelle. Quel que soit le problème qui se présente à un marxiste, que ce soit un fait historique, un problème économique ou la valeur d'une pièce de théâtre, la doctrine lui fournit l'outil lui permettant de le résoudre. Ceci lui donne un sentiment de supériorité. X ou Y, se dit-il, a peut-être une meilleure connaissance des débuts du capitalisme pour les avoir longuement étudiés – seulement, lui, il n'est pas marxiste, alors que je le suis, j'ai donc en fin de compte une meilleure compréhension de cette période. Il se peut que l'esthète N soit un plus fin connaisseur de la littérature et du genre dramatique que moi – mais il n'est pas marxiste, alors que je le suis ; je suis donc plus à même que lui de reconnaître les véritables vertus et faiblesses du drame dont il parle...

LA DOCTRINE
MARXISTE A LE
POUVOIR DE DOTER
SON ADEPTE D'UNE
CLÉ LUI OUVRANT
TOUTES LES PORTES.

Les jeunes intellectuels aspirent souvent à trouver une explication globale à tous les problèmes. Certains la trouvent en Dieu ou dans une religion. De nos jours, bien des économistes ou d'autres spécialistes des sciences sociales croient découvrir la clé de tous les comportements humains et de tous les phénomènes sociaux dans la théorie

du choix rationnel. Dans mon cas, ce fut le marxisme, plus précisément celui pratiqué par les marxistes de mon entourage, qui venait combler mon besoin de disposer d'un instrument de compréhension universel. Disant cela, je ne fais pas allusion à des gens médiocres mais pense à des sommités intellectuelles telles que mes compatriotes le philosophe György Lukács ou l'économiste Jenő Varga. J'avais le sentiment qu'en approfondissant mes connaissances de Marx et de ses plus éminents disciples, je serais mieux armé pour comprendre le monde.

Une troisième raison qui me poussait vers le marxisme en plus des deux précédentes a été l'engagement de Marx dans la défense des pauvres et des laissés-pour-compte. En 1944, dernière année de la guerre, le sort m'a arraché au confort d'une famille bourgeoise et m'a fait connaître, pendant quelques mois, le dur labeur du travail manuel. Cela s'est passé dans une briqueterie dont les ouvriers ont aimablement accueilli le jeune homme chétif que j'étais. Il m'est arrivé de me rendre chez eux et involontairement je comparais leurs logements exigus avec notre spacieux et élégant appartement, leurs repas maigres avec les nôtres, toujours copieux. C'est ainsi que le sentiment de solidarité est né en moi pour ne plus jamais me quitter. *Le Capital* de Marx où la compassion et la colère contre l'exploitation se mêlent à la froideur de l'analyse économique a été pour moi une lecture bouleversante.

Le temps des désillusions

Je vais faire un saut dans le temps. Je viens de parler des années d'après-guerre pour évoquer mon profil intellectuel de cette époque. Avec le temps, ma maîtrise de la pensée de Marx et de ses disciples s'est approfondie. Nous nous retrouvons ainsi en 1953, à la mort de Staline, et par suite dans les années tumultueuses qui marquent un tournant dans l'histoire des partis communistes et des pays gouvernés par eux. Ces années ont opéré un tournant dans ma manière de penser.

Cette fois encore, le changement n'est pas venu d'une rupture intellectuelle, par exemple de la lecture d'ouvrages réfutant le marxisme. Ce ne sont pas les idées critiques rencontrées dans des livres ou des revues qui m'ont conduit à penser que Marx s'était trompé. Ce sont des événements d'une toute autre nature qui m'ont ébranlé. Ce n'est pas mon raisonnement intellectuel qui a été mis en cause, car il était solidement établi à l'époque, mais ma foi. J'ai rencontré un collègue plus âgé, ancien communiste, dont j'ai appris qu'il avait été arrêté et torturé sans avoir commis le moindre crime. Jusqu'à

ce moment j'ignorais qu'au nom des idéaux communistes et sur injonction directe des hauts dirigeants du Parti, la police politique pouvait extorquer des faux aveux au moyen de la torture. Le fondement moral de mes convictions en fut sapé. Si de tels agissements étaient possibles au nom du communisme, à quels maux non moins graves fallait-il s'attendre?

Avec le recul, je comprends qu'avant ce tournant j'avais développé un véritable blocage intellectuel. Je croyais profondément dans l'idéal communiste, et non pas seulement sur le plan intellectuel mais de tout mon cœur et de toute mon âme. Aussi avais-je créé des barrières mentales destinées à empêcher l'intrusion d'idéaux étrangers au marxisme dans mon esprit. Jusque-là, quand je tombais sur un texte critique à l'égard de Marx, je le rejetais en tant que produit d'un raisonnement hostile. Je m'estimais dispensé de toute obligation de confronter les idées qui me gouvernaient avec des arguments opposés. Cet état d'esprit, soit dit en passant, n'est pas l'exclusivité des communistes, il caractérise tout fanatique⁴. Le procureur ou le juge de l'Inquisition, le fonctionnaire de l'organisation terroriste qui envoie ses kamikazes à la mort, le missionnaire évangéliste, le prêcheur fondamentaliste ou le politicien charismatique peuvent être cultivés et intelligents, dotés d'excellentes capacités intellectuelles, ils n'en demeurent pas moins incapables d'écouter les arguments opposés. Un fanatique ne peut pas être convaincu par des arguments rationnels. Il ne peut être atteint que par l'ébranlement des piliers de sa foi.

Quand mes fondements éthiques se sont effondrés, c'était comme si des écluses s'étaient ouvertes : un raz-de-marée d'idées se déversa sur moi. Je m'arrête, ici encore, pour tirer quelques enseignements de mon histoire. Le tournant proprement intellectuel fut, une fois de plus, précédé par un événement moins politique que moral. Une fois les écluses ouvertes, je me trouvais accessible aux arguments des autres. Je me suis mis à confronter les idées et méthodes marxistes acceptées jusqu'alors avec les idées critiques dont je venais de prendre connaissance. J'absorbais les nouveautés qu'elles contenaient et devenais moi-même critique. J'ai commencé à faire face aux problèmes que jusque-là je tâchais de repousser chaque fois qu'ils arrivaient aux abords de ma pensée.

À l'époque, j'étais journaliste économique. Souvent je m'étais heurté à des phénomènes choquants ; j'avais rencontré maintes formes de gaspillage, d'indiscipline, de

4. Amos Oz, le grand écrivain israélien, est arrivé à une conclusion similaire dans son excellent ouvrage *Comment guérir un fanatique ?* (2007).

malfaçon, de pénurie. Autant de problèmes à propos desquels l'économie politique de Marx ne nous offrait aucun outil d'analyse. Je commençais à me poser des questions sur une science n'ayant rien de solide à dire sur tous ces problèmes incontestablement économiques. Mon désarroi venait non pas du fait que les réponses qu'elle suggérait étaient inadéquates mais du constat que les questions n'avaient même pas été posées. Je me suis alors plongé dans l'étude des théories rivales du marxisme en les prenant au sérieux et, tout d'un coup, un nouvel horizon s'ouvrit. Ces théories étaient, en effet, centrées sur les problèmes qui m'entouraient. Elles posaient, certes, leurs questions principalement dans les conditions de l'économie capitaliste et y répondaient avec plus ou moins de bonheur. Mais elles traitaient aussi des problèmes universels (tels que l'efficacité de la production et ses relations avec les besoins, ou les rapports entre l'offre et la demande) aussi pertinents dans les conditions de l'économie socialiste que dans le capitalisme.

J'ai commencé à avoir des doutes au sujet de certaines propositions théoriques que Marx et ses disciples avaient formulées non dans l'ignorance du sujet mais après l'avoir longuement étudié. Je ne prendrai qu'un exemple : la thèse souvent citée de Marx sur la paupérisation. Parlant de « la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation », il déclare en effet que l'accumulation de richesse « conduit à une accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation physique et morale, d'esclavage, pour la classe qui produit le capital même » (Marx, K. *Le Capital*, livre I (1867) [1883], p. 297). En accord avec ce que cette thèse suggère, les disciples de Marx avaient conclu à l'appauvrissement relatif et absolu de la classe ouvrière. Or, ce que toutes les statistiques fiables, et non de furtives impressions de voyage, attestent, c'est qu'en l'espace d'un siècle, dans les pays capitalistes

SI LA THÈSE DE
LA PAUPÉRISATION
DU PROLÉTARIAT
ÉTAIT VRAIE, LA
COLÈRE DE MILLIONS
D'HOMMES AURAIT
DÉJÀ BALAYÉ LE
CAPITALISME.

développés, le niveau de vie des individus vivant de leur travail a considérablement augmenté (bien qu'il soit incontestable que la misère n'y ait pas entièrement disparu). Il ne s'agit pas d'un simple malentendu, d'une erreur facile à corriger. La thèse de la paupérisation du prolétariat occupe une place centrale dans le marxisme. S'il était vrai que la misère ne faisait que s'accroître et qu'elle devenait de plus en plus massive, la colère de millions d'hommes aurait déjà balayé le capitalisme.

Je poursuivis l'étude des critiques du marxisme pendant de longues années. De plus en plus de thèses-clefs de la théorie économique de Marx sont devenues inacceptables à mes yeux. Et tandis que je me suis familiarisé

avec les théories susceptibles d'expliquer le mouvement réel des prix, des salaires, des coûts, des profits – théories que l'avancement des recherches a encore perfectionnées – j'ai fini par rejeter la théorie de la valeur travail⁵.

Face à l'histoire

Mais revenons aux années ayant précédé la révolution hongroise de 1956. D'ancien bâtisseur enthousiaste et naïf du socialisme, j'en étais devenu, au milieu des années 1950, le contestataire de plus en plus sévère.

Sur le plan des idées, les gens de ma génération n'ont pas tous évolué de la même manière et au même rythme. Certains ont rejeté d'un seul coup leurs anciennes convictions, d'autres ont avancé à petits pas, essayant de protéger un par un chaque postulat de la démolition. Les uns ont commencé à réviser leurs idées dès les premiers changements, les autres n'y sont arrivés qu'après plusieurs années, alors même que l'attitude des uns et des autres a résulté des mêmes grands drames historiques vécus en commun. Pour les intellectuels devenus communistes par principe, la révolution hongroise de 1956 et sa répression constitua un événement dramatique, de même que le Printemps de Prague et son écrasement, puis le mouvement polonais Solidarnosc suivi de la déclaration de l'état de guerre. Même ceux qui cherchaient à conserver ne serait-ce que des fragments de leurs anciennes convictions n'ont pu réprimer leurs doutes. La question qui nous a obsédés a été l'une des interrogations-clefs du XX^e siècle : celle de la nature du système appelé « socialisme réel ». Était-il inévitable que ce système apporte les souffrances que nous avons vécues, de la disette et des retards technologiques à la pénurie chronique, de l'étouffement des libertés aux brutalités de la terreur policière et au goulag ? Ou alors toutes ces expériences sinistres n'étaient-elles que les conséquences d'une déformation criminelle de la doctrine dans sa mise en pratique, sans lien avec Marx, sa théorie et le programme d'action qu'il avait conçu ?

Ou, pour le dire autrement, doit-on tenir Marx pour responsable de ce qui s'est passé en URSS à l'époque de Lénine, Staline, Khrouchtchev ou Brejnev, dans la Chine de Mao, et dans les autres pays communistes ?

5. C'est d'ailleurs la position non seulement de ceux qui n'ont jamais été sous l'influence de Marx mais aussi de la majorité des adeptes du « marxisme analytique » alors même que ce courant de pensée partage la plupart des éléments de la théorie sociétale et philosophique de Marx (voir Tabbit, 2006, pp. 598-599).

Nombreux sont ceux qui ont tenté d'imaginer comment Karl Marx se serait comporté si, à corps et âme identiques, il avait vécu au XX^e siècle, disons, à Budapest ? Aurait-il été un communiste que son caractère critique aurait bientôt poussé à rejoindre les dissidents ? Se serait-il trouvé, dans les années 1950, dans un camp de concentration et, s'il y avait survécu, aurait-il figuré parmi les intellectuels préparant avec leurs débats agités la révolution de 1956 ? Aurait-il pris part à celle-ci et, à supposer que la répression qui a suivi l'ait épargné, se serait-il fait auteur de *samizdats* pour critiquer sur un ton acide l'économie de type soviétique ? Réflexions passionnantes qui acquittent l'homme Marx et rendent hommage à son courage et à la constance de ses idéaux, en évitant de faire face à la seule question pertinente, celle portant sur la nature des liens entre ses théories et la réalité historique du système socialiste.

Je vais essayer, dans un premier temps, de répondre à cette question d'une manière concise : oui, le système socialiste (non pas la belle utopie mais le système qui a réellement existé et dans lequel j'ai vécu) a bien réalisé le projet de Marx.

OUI, LE SYSTÈME
SOCIALISTE A BIEN
RÉALISÉ LE PROJET
DE MARX.

Je sais qu'une affirmation aussi catégorique ne manquera pas de choquer. Je vais la répéter toutefois puisque j'en suis convaincu. C'est un fait historique que ce qui s'est produit dans la sphère communiste, entre 1917 et 1989, a été pour l'essentiel la mise en application de ce que Marx avait considéré comme le système socialiste appelé à se substituer au capitalisme.

La pensée marxiste repose en effet sur l'idée selon laquelle le capitalisme est caractérisé par la propriété privée. Passer du capitalisme au socialisme implique donc la collectivisation des moyens de production. Tant que la propriété privée domine, la coopération entre les individus, l'échange des biens, l'allocation des moyens de production sont assurés par le marché. Mais comme coordinateur, celui-ci fonctionne mal, il manque de transparence et se comporte de façon désordonnée. La propriété publique doit permettre en revanche que les forces productives, et par conséquent l'allocation du travail, deviennent transparentes et ordonnées.

Citons ici un exemple pour prouver que ces thèses sont celles de Marx et non pas celles de ses disciples qui les auraient mal interprétées. Ainsi dans *Le Capital* : « Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et grâce à lui [...]. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs vont être à leur tour expropriés. » (Marx, K. *Le Capital*, livre I (1867) [1883], p. 312).

Les deux principales caractéristiques de ce système mis en place en URSS et dans les pays communistes ont été conformes aux prescriptions de Marx :

- il a presque complètement liquidé la propriété privée des moyens de production (bien que quelques résidus étroitement contrôlés de celle-ci aient pu subsister ici ou là) pour la remplacer par des formes de propriété collective rendue dominante tout particulièrement sous sa forme de propriété d'État ;
- il est arrivé pratiquement à la liquidation complète de la coordination par le marché (bien que des traces en aient subsisté par le biais du marché noir) en lui substituant la planification centralisée, la coordination bureaucratique et le dirigisme économique.

Ce ne sont pas des traits secondaires et arbitrairement choisis du système socialiste. Ce que j'ai noté ci-dessus sont ses deux caractéristiques fondamentales ⁶.

Chaque fois que j'ai débattu de ce sujet avec des marxistes convaincus, l'argument qui m'a été opposé consistait à dire que les régimes stalinien ou maoïste s'étaient servi du nom de Marx pour se donner un saint protecteur alors que, dans la réalité, ils n'avaient rien à voir avec lui. J'ai essayé de leur opposer les propres mots de Marx en soutenant que Staline ou Mao se réclamaient à juste titre de lui puisqu'ils obéissaient à la mission historique qu'il leur avait léguée.

LE SYSTÈME SUR LEQUEL RÈGNE LE PCC EST DE NATURE CAPITALISTE. IL EST LE CONTRAIRE DU PROGRAMME DE MARX.

J'observe, entre parenthèses, que l'affirmation selon laquelle le portrait de Marx ne serait cloué au mur qu'en guise de « saint protecteur » lors des cérémonies politiques est particulièrement vraie pour le Parti communiste chinois dont de telles images servent à camoufler la véritable politique. Le système sur lequel règne le PCC est de nature capitaliste puisque la propriété privée est la forme dominante de propriété et que le marché est le principal mécanisme de coordination. Ce qui a été réalisé en Chine au cours des trente dernières années est le contraire du programme de Marx et de ce que ce pays, de même que les autres pays socialistes, se sont vu imposer auparavant.

Les défenseurs irréductibles de Marx n'aiment pas regarder en face la dure réalité qui est que le parti bolchevique russe et ses adeptes à l'étranger ont réalisé son pro-

6. J'ai essayé de résumer ici les caractéristiques essentielles de l'économie socialiste. C'est dans mon livre *Le système socialiste* (1993) que j'avais développé ces idées en détail.

gramme. J'ai plus d'un souvenir personnel pour illustrer cela. Dans des universités américaines, j'ai rencontré des étudiants intelligents et travailleurs qui se disaient « économistes radicaux ». Les ouvrages qu'ils considéraient comme utiles, ils les étudiaient avec sérieux. Prêts à maîtriser de manière approfondie les théories et la méthodologie dominantes en science économique, ils refusaient en revanche d'approfondir leurs connaissances de l'économie soviétique ou des pays de l'Est. Ce sujet leur semblait inintéressant, voire repoussant, sans rapport avec les idées qu'ils étaient prêts à accepter. Pour moi, c'est une politique de l'autruche.

Mais ce n'est pas seulement parmi de jeunes étudiants que j'ai rencontré de tels comportements. Récemment, relisant des travaux sur le marxisme, travaux érudits écrits par des savants dotés d'une grande ouverture d'esprit et d'une grande réputation, je me suis aperçu que les meilleurs de ces travaux, et plus particulièrement eux, faisaient l'impasse sur les rapports des expériences historiques (de l'URSS, de la Chine d'avant les réformes et des pays communistes) avec le programme de Marx. Dans beaucoup de ces ouvrages, les noms de Lénine et Staline n'apparaissaient même pas.

À mon avis, l'honnêteté intellectuelle oblige de nous poser sérieusement la question : quel fut le lien entre les idées de Marx et les systèmes socialistes réels ? Quelle était la part de Marx dans Lénine ou Staline ? En ce qui me concerne, j'ai tenté de donner une réponse claire, et même si elle prête à discussion, la question mérite d'être examinée.

LE SYSTÈME SOCIALISTE NE PEUT FONCTIONNER SANS RÉPRESSION.

Toute économie dont on élimine l'initiative privée et la coordination par le marché appelle une régulation administrative. Dans une telle construction, le seul moyen de faire respecter la discipline et les instructions données d'en haut est la contrainte. Le système socialiste ne peut fonctionner sans répression. Si son mécanisme se détend, tôt ou tard le système s'effondre. C'est ce qui s'est passé en URSS et, après sa désintégration, dans les pays de l'Est.

Cela soulève la question des positions de Marx en matière de dictature et de démocratie. Il aurait été probablement horrifié s'il avait vu de ses yeux ce qui se passait dans les chambres de torture de la Tcheka ou dans les camps de concentration de Sibérie. Mais, sur le papier, Marx comme Engels parlaient avec dédain du constitutionnalisme, du parlementarisme et de la démocratie, qu'ils jugeaient vides et formels car bourgeois, et ils ont défendu le principe de la dictature du prolétariat.

J'ai récemment relu le célèbre débat entre Kautsky et Lénine, c'est-à-dire l'ouvrage de Kautsky (*La dictature du prolétariat*, 1918) et la réponse de Lénine (*La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, 1918). Le texte de Kautsky est objectif et mesuré, il croit fermement aux idéaux socialistes mais reste un partisan de la démocratie parlementaire. Il exprime sa crainte qu'on puisse, au nom du prolétariat, opprimer la volonté de la majorité, abuser du pouvoir ou laisser la minorité sans protection. Lénine réfute avec véhémence les arguments de Kautsky, il accumule les sarcasmes et met en cause l'honnêteté intellectuelle de son adversaire. Quand on relit Kautsky, force est de reconnaître que toutes ses craintes étaient justifiées. Il avait raison sur toute la ligne contre Lénine, à l'exception d'un seul point important, l'interprétation de la position de Marx et d'Engels. Ce n'était pas Kautsky mais bien Lénine qui avait trouvé à l'appui de sa thèse les citations les plus pertinentes des deux grands prophètes du socialisme. Il rappelle notamment ces paroles célèbres de Marx : « [...] les ouvriers substituent leur dictature révolutionnaire à la dictature de la bourgeoisie [...] » (Marx K., 1873, p. 181). Il cite également Engels : « [...] le parti victorieux [...] doit continuer à dominer avec la terreur que ses armes inspirent aux réactionnaires [...] » (Engels, 1872, p. 184). Et encore un passage de Engels que Lénine jette ironiquement à la figure de Kautsky : « [...] l'État n'est rien d'autre qu'un appareil pour opprimer une classe par une autre, et cela, tout autant dans la république démocratique que dans la monarchie » (Engels, 1891, p. 6).

Dans cette partie de la polémique, Kautsky a du mal à trouver un texte de Marx allant dans son sens. Lui aussi le cite sur la dictature du prolétariat en y ajoutant ce commentaire désabusé : « Hélas, Marx a omis de développer de manière précise comment il imaginait cette dictature » (Kautsky, 1919, p. 30). Je n'ai trouvé ni chez Kautsky, ni chez aucun contemporain sympathisant de Marx mais restant objectif à son égard, une citation dans laquelle Marx, ce brillant analyste politique qui avait su analyser sous tant d'angles les rapports entre gouvernance, État, oppression et liberté, aurait sérieusement traité du lien entre les institutions démocratiques et les droits de l'homme ainsi que des dangers de la dictature. Marx ignorait en effet le problème, et l'équation si difficile à résoudre de la protection institutionnelle des libertés individuelles. Son mépris ironique a imprégné ses disciples dont Lénine.

L'affirmation selon laquelle la démocratie n'est que la dictature de la bourgeoisie que la révolution doit remplacer par une autre dictature a émoussé la distinction entre démocratie et dictature. Après l'arrivée au pouvoir de Hitler, les communistes occidentaux ont commencé à se rendre compte que la démocratie dite formelle et bourgeoise de même que le parlementarisme, l'État de droit et le principe de légalité

ne sont pas des tromperies mais des valeurs irremplaçables qui offrent, entre autres, une protection aux individus désireux de s'exprimer, aux voix critiques à l'égard du gouvernement en place, aux réformistes désireux de changer la société et, parmi eux, aux intellectuels tels que Marx lui-même le fut.

Il se peut qu'à son époque le contraste entre démocratie et dictature, ou entre la dictature de la bourgeoisie et celle du prolétariat, ait pu passer pour une opposition entre idées abstraites. De nos jours, pour ceux qui ont connu la tyrannie de Staline,

de Mao, de Rákosi et des autres, et y ont survécu, ces mots ont une signification différente. On s'aperçoit que le dénigrement de la démocratie dans les œuvres de Marx a préparé le terrain sur lequel la tyrannie léniniste-staliniste-maoïste s'est érigée.

LE DÉNIGREMENT
DE LA DÉMOCRATIE
DANS LES OEUVRES
DE MARX A PRÉPARÉ
LE TERRAIN SUR
LEQUEL LA TYRANNIE
LÉNINISTE-
STALINISTE-MAOÏSTE
S'EST ÉRIGÉE.

Évidemment, quand je parle de « responsabilité », je le fais dans un sens autre que pénal. Proclamer une idée fautive n'est pas un délit. Ce n'est pas non plus au sens éthique que la question de la « responsabilité » se pose ici. Ce ne sont pas des impératifs éthiques que Marx a violés quand il prit fait et cause pour l'abolition de la propriété privée et du marché et quand il a méconnu l'importance de la démocratie parlementaire et de l'État de droit. Je n'évoque qu'une responsabilité intellectuelle. Celui qui proclame une idée qui déclenche une action à l'échelle sociale devient responsable des événements qui auront lieu et de leurs conséquences. Plus ses paroles ont d'impact, plus sa responsabilité est grande. Or, personne n'a exercé par ses idées et par son programme un impact plus grand que Karl Marx.

Un héritage

Depuis l'effondrement du système socialiste, il est courant dans les milieux intellectuels de penser que les idées de Marx sont dépassées. Combien de fois ai-je rencontré des écrits ou des propos affirmant hautainement que Marx est « du passé », qu'il a été démenti par l'histoire et qu'il est temps de cesser de s'occuper de ses idées désuètes.

De nos jours, alors que sévit la crise économique, une tendance contraire se répand. Marx revient à la mode. Hommes politiques et journalistes évoquent avec délecta-

tion ses prophéties sur l'effondrement inéluctable du capitalisme. Tout à coup, *Le Capital* est redevenu un best-seller ⁷.

Aucun de ces deux courants n'est justifié. Par ses œuvres, Marx a durablement inscrit son nom dans l'histoire politique et intellectuelle, et nombre de ses idées restent d'actualité. J'y reviendrai tout à l'heure, mais je voudrais d'abord faire quelques observations sur la nouvelle renaissance de Marx. Il est vrai que la thèse selon laquelle le capitalisme comporte des forces autodestructrices qui conduisent à une crise fatale et à son effondrement est une prophétie récurrente chez Marx. Mais même les chercheurs les plus respectueux de sa pensée reconnaissent que son raisonnement sur l'effondrement final du système est difficile à suivre ; qu'il est tendancieux voire faux ⁸.

Je ne me livre pas à des exercices de prophétie, ayant appris d'expérience que les changements de portée historique arrivent souvent de façon inattendue. Je ne sais pas quelle sera la structure de la société de demain. Je peux cependant affirmer que, dans mon champ de vision, la fin du capitalisme n'est pas à l'ordre du jour et je vois encore moins les signes de remplacement du capitalisme par le socialisme. Les fondements du capitalisme m'apparaissent solides. Ce débat ne sera pas tranché par un combat entre devins, il le sera par l'histoire. La seule chose que nous pouvons affirmer avec certitude aujourd'hui est que le capitalisme est momentanément en état de crise mais qu'il n'en est pas moins vivant.

Dans la presse, on peut lire des déclarations d'hommes politiques et de journalistes selon lesquelles la « soviétisation » du monde occidental serait en marche. Sinon, quel serait le sens des décisions prises par certains gouvernements d'offrir une aide aux entreprises en difficulté en contrepartie de nationalisations partielles ? (Notons que la propriété publique ainsi créée pourra être privatisée plus tard, à moins qu'un parti communiste décidé à introduire le modèle soviétique n'accède au pouvoir aux États-Unis ou en Angleterre...). Ceux qui annoncent aujourd'hui l'avènement de la « soviétisation » et l'introduction du socialisme ne font que montrer leur ignorance du marxisme, de l'histoire de l'URSS et des caractéristiques du système socialiste.

7. Pour le regain d'intérêt suscité à l'égard de Marx, voir l'article du *Times* londonien (Collins, 2008).

8. L'interprétation généralement retenue au sujet de cette théorie marxienne est la suivante : la tendance à la baisse du taux de la plus-value conduit finalement à l'effondrement du mode de production capitaliste. La majorité des critiques conteste une telle tendance, tant pour des considérations théoriques que par référence à des faits historiques. Je partage l'avis de ces critiques.

CEUX QUI
ANNONCENT
AUJOURD'HUI
L'AVÈNEMENT DE LA
« SOVIÉTISATION »
NE FONT QUE
MONTRER LEUR
IGNORANCE DU
MARXISME, DE
L'HISTOIRE DE
L'URSS ET DES
CARACTÉRISTIQUES
DU SYSTÈME
SOCIALISTE.

Dans les livres I et III du *Capital* on trouve en revanche de géniaux développements sur les périodes d'expansion excessive du crédit et leur impact sur les crises. Marx a été probablement le premier, ou du moins parmi les premiers, à décrire comment l'expansion du crédit conduit – dans les termes marxistes – à la « surproduction », c'est-à-dire à une production supérieure à la demande réelle, et à la création de capacités excessives. Cette expansion accélérée perdure jusqu'au jour où la chaîne des crédits commence à se rompre ⁹.

Tant dans les milieux académiques que parmi les experts il y a eu ces dernières années des gens qui ont dénoncé les dangers d'un octroi irresponsable de crédits, la mésestimation des risques ou les insuffisances de la régulation et qui ont même proposé des mesures de prévention, mais sans être écoutés. Mais il ne faut pas chercher ces vigiles attentifs dans les milieux marxistes ou parmi les adversaires radicaux du capitalisme ; on les trouve bien au contraire parmi les défenseurs du capitalisme, plus particulièrement parmi les réformateurs du système.

Dans ce qui précède, je me suis intéressé à quelques-unes des pensées marquantes de Marx en expliquant pourquoi je ne pouvais pas les accepter. Mais je tiens à ajouter qu'il a indéniablement apporté à la réflexion scientifique un certain nombre d'éléments précieux auxquels je fais moi-même appel et que je continue d'utiliser. Je vais me borner ici à quelques exemples. En abordant le sujet de la « destruction créatrice », nous sommes nombreux à nous référer à Schumpeter. Nous pensons avec lui à l'entrepreneur introduisant des technologies nouvelles. Nous pensons aussi au développement capitaliste qui détruit l'ancien monde et lui substitue son nouveau mode de production. Mais il faut dire que Marx et Engels avaient décrit ce processus, celui du pouvoir créatif et destructif du capitalisme bien avant, dans les toutes premières lignes si saisissantes de leur *Manifeste communiste*. Dans la conception marxiste de l'économie, le rôle du capitaliste est prépondérant dans le processus d'innovation.

Avant et après Marx, l'attention de la plupart des économistes était fixée sur les états d'équilibre, et notamment sur le cas spécifique de l'équilibre entre l'offre et la demande.

9. Il est connu que Marx n'a pas récapitulé ces pensées sur les crises répétitives. La référence la plus importante pouvant être évoquée ici est *Le Capital*, livre III (1963-1983), [1974], chapitre XXX. Pour un résumé succinct des idées de Marx sur les crises, voir E. Mandel, 2008.

Plus tard, la science économique a qualifié cet équilibre de « walrasien ». Marx fut, à côté de Malthus, le pionnier de la recherche portant sur les situations autres que celles d'équilibre, et il s'est intéressé non seulement aux variations autour de l'équilibre mais aussi aux cas d'écart durables. Il s'est penché tout particulièrement sur le cas du marché de travail où l'offre peut excéder la demande durablement. En observant le phénomène de « surpeuplement relatif » (le terme vient de lui), il a cherché à lui donner une explication économique plus que démographique. Aujourd'hui, on appelle ce phénomène « équilibre de sous-emploi » (voir par exemple Layard, Nickell et Jackman, 2005, pp. 8 et 12). Peu d'économistes se souviennent que c'est Marx qui a été le premier à le décrire. Pour moi il est important de souligner que c'est grâce à lui que j'ai appris qu'il fallait s'intéresser aux déséquilibres de marché ¹⁰.

PEU D'ÉCONOMISTES
SE SOUVIENNENT
QUE MARX A ÉTÉ LE
PREMIER À DÉCRIRE
LE PHÉNOMÈNE D'«
ÉQUILIBRE DE SOUS-
EMPLOI ».

Je ne connais pas dans le détail l'histoire de la notion de « capitalisme » ni celle de son entrée dans la pensée scientifique. Mais il me semble que, depuis longtemps, la majorité des hommes politiques, des écrivains et des chercheurs attribuent à Marx et au courant marxiste l'introduction de ce terme de même que l'habitude de lui opposer un monde nouveau, celui du socialisme, qui à son époque n'avait été que prophétie. Marx n'avait pas conçu le socialisme comme une utopie mais comme une réalité historique qui adviendrait certainement. Son concept était étroitement lié à sa théorie des modes de production successifs dont les caractéristiques sont profondément distinctes.

Aujourd'hui encore, ma pensée est fortement influencée par cet élément de la construction intellectuelle marxiste. Dans l'un de mes ouvrages, j'intitule « paradigme systémique » cette approche qui refuse de raisonner par segments isolés (une tranche délimitée de la société, de la sphère politique, de la culture, de la sphère intellectuelle, ou de l'économie) mais considère toujours l'ensemble. Elle s'intéresse aux interactions, et, évitant de donner du système une image statique, essaie d'en comprendre la dynamique historique. C'est Marx qui fut le pionnier et le maître inégalé de ce paradigme. Il a su être à la fois économiste, sociologue, politologue et historien. Alors que personne n'avait utilisé le terme d'« interdisciplinarité », il montrait le chemin permettant de surmonter les frontières entre disciplines et de poursuivre des recherches en sciences sociales avec une vue d'ensemble.

10. Le phénomène qui occupait le cœur de mes recherches (Kornai, 1980), celui notamment de la pénurie chronique de biens et de main-d'œuvre caractérisant l'économie socialiste, est l'image négative du surplus permanent décrit par Marx et Keynes, dont il se situe symétriquement à l'opposé.

On me pose souvent la question de savoir si je suis marxiste. Ma réponse est un non catégorique ¹¹. Certains affirment que j'appartiens à l'école autrichienne ou bien que je suis keynésien ou néoclassique voire néolibéral, et ainsi de suite. Je hoche la tête en refusant chacun de ces qualificatifs. Je ne suis l'adepte d'aucune école et d'aucun « isme ». Si d'autres sont tentés de l'être, je ne me laisse pas enfermer dans l'un ou l'autre de ces tiroirs. J'accepte plutôt de reconnaître avec les paroles ironiques d'Engels que les éléments de ma pensée se mélangent comme la soupe du mendiant. Si j'étais de meilleure intention à l'égard de moi-même, je dirais que je m'efforce d'intégrer un grand nombre de courants de pensée. Et lorsque je dois vraiment citer mes maîtres, j'avance les noms de Schumpeter, de Keynes et de Hayek. Mais, sur cette liste, c'est le nom de Karl Marx qui occupe la première place.

11. Aujourd'hui, en Europe de l'Est, même ceux qui enseignaient en 1989 le matérialisme dialectique ou l'économie politique (cours doctrinal sur la dialectique et le matérialisme marxiste et cours d'économie politique tout aussi dogmatique) répondent par non. Les raisons de ma déclaration sont tout à fait différentes et sont motivées par des antécédents personnels. Comme je l'ai dit au début de ma conférence, j'avais été marxiste dans mes débuts. En novembre 1956, après l'entrée en force des chars soviétiques à Budapest, j'ai annoncé au secrétaire de la cellule locale du Parti communiste que je n'étais plus marxiste et lui ai demandé de bien vouloir en prendre acte. Cela m'a causé de nombreuses difficultés personnelles dans un monde académique où il était strictement obligatoire d'être marxiste.

Références

- R. Backhouse, *The Penguin History of Economics*, London, Penguin Books, 2002.
- A. Bródy (1969), *Prices, Production and Planning*, Amsterdam, North-Holland, 1979.
- P. Collins, « **Karl Marx: Did he get it all right ?** », Times, 21 octobre 2008. <http://www.timesonline.co.uk>
- J. Elster, *Karl Marx : une interprétation analytique*, Paris, PUF, 1989.
- F. Engels, *De l'autorité*, 1872, pp. 182-184. <http://www.marxists.org/francais/marx/works/00/parti/index.htm>
- F. Engels, *Introduction à la guerre civile en France*, 1891, pp.1-8. <http://www.marxists.org/francais/engels/works/1891/03/fe18910318.htm>
- D. Foley, *Understanding Capital: Marx's Economic Theory*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1986.
- M. Ivánné Hild, « **A marxi elmélet újrafelfedezésének története** » (L'histoire de la « redécouverte » de la théorie marxiste), *Eszmélet*, 1997, année 9, n°34, p. 123-145.
- M. Ivánné Hild, « **Az analitikus marxizmus néhány problémafelvetése** » (Certaine problématique du marxisme analytique), dans J. Temesi (ed.), *50 éves a Budapesti Közgazdaságtudományi Egyetem* (Le 50^e anniversaire de l'Université de L'Économie de Budapest) Jubileumi tudományos ülésszak Budapest, BKE, 1998, volume II, pp. 741-753.
- K. Kautsky (1918), *La dictature du prolétariat*, Paris, Union générale d'éditions, 1972.
- L. Kolakowski, *Main Currents of Marxism*, Oxford, Oxford University Press, 1978.
- J. Kornai (1980), *Socialisme et économie de la pénurie*, Paris, Economica, 1984.
- J. Kornai (1996), *Le système socialiste : l'économie politique du communisme*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993.
- J. Kornai (2005), *By Force of Thought. Irregular Memoirs of an Intellectual Journey*, Cambridge MA and London, England, The MIT Press, 2006.
- R. Layard, S. Nickell et R. Jackman, *Unemployment. Macroeconomic Performance and the Labor Market*, Oxford, Oxford University Press, 2005.
- V. I. Lénine (1918), *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, Paris, Éditions sociales, 1953.
- E. Mandel, « **Marx, Karl Heinrich (1818-1883)** », in S. N. Durlauf et L. E. Blume (dir.), *The New Palgrave Dictionary of Economics*, 2^e édition, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2008.

- K. Marx et F. Engels (1848), *Le Manifeste du Parti communiste*, Paris, Le Temps de Cerises, 1995.
- K. Marx, *La guerre civile en France*, 1871, pp.1-92. http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/guerre_civile_france/guerre_civile_france.pdf
- K. Marx, *De l'indifférence en matière politique*, 1873, p. 181-182. <http://www.marxists.org/francais/marx/works/00/parti/index.htm>
- K. Marx (1867), *Le Capital I*, Paris, Librairie Marpon et Flammarion, 1883.
- K. Marx (1863-1883), *Le Capital III*, Paris, éd. Alfred Costes, 1933.
- M. Morishima, *Marx's Economics: A Dual Theory of Value and Growth*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.
- A. Oz, *Comment guérir un fanatique*, Paris, Gallimard, 2006.
- E. J. Roemer (dir.), *Analytical Marxism*, Cambridge, UK, Cambridge University Press, 1986.
- E. J. Roemer (dir.), *Foundations of Analytical Marxism*, Brookfield, Elgar, 1994.
- F. Tabbitt, « **A Brief History, Scope, and Peculiarities of Analytical Marxism** », *Review of Radical Political Economics*, 2006. www.sagepublications.com
- G. Vaggi et P. Groenewegen, *A Concise History of Economic Thought*, Basingstone, Palgrave Macmillan, 2006.